

Présentation

Parler de la langue qui nous parle

Anthony Wall

Volume 21, numéro 3 (63), printemps 1996

Le bavardage dans la littérature québécoise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201256ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201256ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Wall, A. (1996). Présentation : parler de la langue qui nous parle. *Voix et Images*, 21(3), 426–428. <https://doi.org/10.7202/201256ar>

Présentation

Parler de la langue qui nous parle

Anthony Wall, Université de Calgary

Bavardage, placotage, caquetage, jasage : les noms sont multiples pour parler de toutes les espèces de parole que la tradition occidentale, depuis la mise au ban de la sophistique, a voulu mettre à l'écart du langage « sérieux ». Tous les noms sont bons pour décrire ce que Barbara Cassin nous engage à étudier sous le signe du « plaisir de parler¹ ». Et pourtant, selon un principe bien connu des études lexicologiques, les concepts les plus importants d'une aire culturelle donnée sont sans aucun doute ceux dont les noms familiers, les synonymes, les désignations humoristiques et les étiquettes diverses se trouvent en grand nombre. Le bavardage, semble-t-il, est partout et les mots pour en parler sont légion. Chose curieuse, nous n'en parlons guère quand nous faisons des études qui se respectent.

Un des objectifs que nous nous sommes fixés, en préparant ce dossier sur « le bavardage dans la littérature québécoise », était justement d'interroger ce silence sur une question qui touche de si près nos pratiques langagières les plus courantes et les plus intimes. La littérature québécoise est prise dans un débat perpétuel avec elle-même quant à la nature du langage qu'il est acceptable de promouvoir dans une littérature « nationale ». Depuis le tout début de la littérature « canadienne », à commencer par des auteurs, tels Chauveau ou Aubert de Gaspé (père et fils), qui se permettaient le luxe d'utiliser quelques canadianismes de bon aloi pour donner une « couleur locale » — à condition, bien sûr, de les mettre entre guillemets ou *en italiques*² —, la littérature québécoise a dû composer avec une problématique de taille qui reste actuelle encore aujourd'hui : comment parler convenablement de la langue qui se parle, de celle qui se pense et nous pense, celle qui est utilisée et qui nous use dans nos pratiques courantes qui vont du geste provocateur jusqu'à l'automatisme

1. Barbara Cassin (dir.), *Le Plaisir de parler : études de sophistique comparée*, Paris, Minuit, 1986.

2. Se retrouve ici l'observation souvent soulignée par les sociologues du « langage ordinaire » : quand on parle de façon sérieuse de quelque chose qui n'a pas l'air sérieux, par exemple des pratiques langagières de tous les jours, il faut commencer par justifier sa propre prise de parole en multipliant les signes de sa distance scientifique par rapport à son objet d'étude.

inconscient? Nous voyons le bavardage comme une des manifestations possibles de la prise en charge de la parole quotidienne; le problème de la littérature écrite consiste à savoir comment inscrire dans le texte une telle pratique qui semble toujours vouloir lui échapper. Dans le présent dossier, il ne s'agit pas de considérer la langue parlée comme un objet inerte, mais de la voir comme un ensemble très riche de pratiques diverses.

Le bavardage est à la fois une pratique langagière qui n'est pas «sérieuse» et une mise en cause de l'étiquette du «sérieux». Alors que, depuis la pragmatique austinienne, on a le plus souvent cru qu'il nous fallait des locuteurs «de bonne foi» et des exemples «non abusifs», surtout si nous voulons comprendre ce que le langage quotidien est capable de faire³, le bavardage, lui, met en doute tout détachement objectif de ceux qui osent appeler une autre parole bavarde. Dans les études qui suivent, deux stratégies importantes se dessinent pour parler du bavardage dans la littérature québécoise contemporaine. On peut soit considérer que le «plaisir de parler» est lui-même le symptôme d'un malaise existentiel chez ceux qui participent à ce plaisir, soit essayer de dire que la décision de participer à ce plaisir doit elle-même se voir comme un acte de défi posé à l'endroit des exigences utilitaires promulguées par la *doxa*.

Tout semble tourner autour du degré de conscience «sociale» ou «critique» qu'on veut bien accorder à ceux et celles qui bavardent ou qui font bavarder leurs porte-parole dans les textes qu'ils écrivent. Dans une étude qui a fait date pour tout chercheur s'intéressant au langage quotidien, Michel de Certeau s'en est pris à toute conception scientifique qui devait refuser au locuteur le droit de savoir très bien ce qu'il fait quand il semble imiter les pratiques les plus courantes⁴. Le débat n'est pas nouveau car, depuis longtemps, sinon toujours, on a dû se plaindre à maintes reprises, sans nécessairement se faire écouter, d'un certain «esprit scientifique» qui, par tous les moyens et toutes les étiquettes imaginables, cherche à disqualifier tout discours qui ne se conforme pas aux normes de sa science, celles en d'autres mots qu'il dicte après les avoir inventées. Par la bouche du Neveu de Rameau, par exemple, Diderot semble déjà vouloir protester contre cette façon de concevoir le savoir comme le domaine privé des bien-pensants et des bien-parlants: «Oh! vous voilà, vous autres! Si nous disons quelque chose de bien, c'est comme des fous ou des inspirés, par hasard. Il n'y a que vous autres qui vous entendiez. Oui, monsieur le philosophe, je m'entends, et je m'entends ainsi que vous vous entendez⁵.» Le débat quant au savoir du locuteur n'est pas terminé et il semble animer

3. J. L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, traduction de Gilles Lane, Paris, Seuil, 1970.

4. Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien*, Paris, Gallimard, coll. «Folio Essais», 1990.

5. Denis Diderot, *Le Neveu de Rameau*, dans *Œuvres*, édition établie et annotée par André Billy, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1951, p. 401.

de façon active et variée les cinq textes qui suivent, certains — ceux d'Estelle Dansereau et d'Anthony Wall — penchant pour la position prônée par de Certeau, alors que d'autres — ceux de Dominique Perron et de Jean-François Chassay — optent pour une perspective plus « critique ». L'étude de Pierre Popovic, la dernière de ce dossier, est de ce point de vue à la fois plus subtile et plus complexe : si nous pensons toujours à de Certeau, nous voyons dans cet article sur la poésie une flexion intéressante, profondément langagière, de toutes les remarques formulées par de Certeau à propos de la promenade comme énonciation corporelle ou comme prise en charge de l'espace qui s'effectue dans le mouvement⁶. Pour la poésie de Miron, une promenade dans les mots semble moins donner la sorte de savoir-faire qu'affiche un énonciateur sachant parfaitement ce qu'il fait, qu'un savoir incertain, tâtonnant, quelque chose d'informe qui naît de l'errance ou de la flânerie poétiques, deux figures d'une parole indiciblement ouverte.

Quelles que soient leurs différences quant aux approches adoptées et aux méthodologies pratiquées, toutes les études réunies ici s'attaquent à la problématique d'un langage qui doit être vu comme un événement. Un tel événement peut-il laisser des traces signifiantes et durables ou n'est-il pas lui-même la trace éphémère et hautement problématique de quelque chose d'autre qu'il s'agirait de nommer? Que ce soit pour parler de la poésie de Gaston Miron, des romans de Réjean Ducharme et d'Hubert Aquin, du théâtre de Marie Laberge, ou de l'écriture au féminin représentée par Francine Noël, France Théoret, Marie-Claire Blais et Louky Bersianik, tous les auteurs de ce dossier sont d'accord pour dire que, de l'intérieur du langage et de son extérieur, il nous est irrémédiablement impossible de ne rien signifier : « Cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué » (Pascal). Nous sommes donc pris dans le sens, et ceux et celles qui succombent à ce curieux « plaisir de parler » ne peuvent échapper à la signification des discours qui à la fois nous précèdent et nous traquent. On a beau distinguer entre auteurs et narrateurs, entre discours et métadiscours, les mêmes questions viennent nous hanter quand nous cherchons à savoir pourquoi nous aimons tant parler et pourquoi nous voulons toujours écrire et réécrire à propos des discours et des mots. Zone critique d'une parole qui ne sait pas toujours assumer son propre statut, le bavardage se donne ici comme un outil précieux pour parler de textes qui, eux, aiment à parler d'eux-mêmes. Le bavardage s'affiche dès lors comme une parole où la distinction entre *dire* et *faire* n'est plus opératoire. Que l'amour de notre langage ne soit jamais un prétexte pour ne rien faire, surtout aujourd'hui.

6. Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 139-164.